
3 9004 03467093 2



LE

MUSÉE CANADIEN.

THÉOLOGIE, DROIT, PHILOSOPHIE, SCIENCES NATURELLES.
HISTOIRE, POÉSIE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE.
ROMAN, CHRONIQUE.

TOME PREMIER.

NUMÉRO-PROSPECTUS, 15 JUILLET 1875.

SOMMAIRE

ST. ROCH, QUÉBEC :
PUBLIÉ PAR J. F. MORISSETTE,
No. 67, rue St. Joseph.

1875.

De l'Imprimerie de L. Brousseau.

LE MUSEE CANADIEN,

Revue Scientifique, Littéraire, Artistique et Religieuse, a pour but de faciliter la littérature canadienne et d'organiser une critique judicieuse et impartiale parmi le peuple.

L'ABONNEMENT COMMENCE LE 1er AOUT,

Prix d'abonnement : $3 par an, franco

STRICTEMENT EXIGÉ D'AVANCE.

LE MUSEE CANADIEN paraît régulièrement le *premier* et le *quinze* de chaque mois, par livraison de 32 pages, avec couvert imprimé, et forme au bout de l'année, un volume, avec table, de 768 pages.

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction du *Musée Canadien*, doit être adressé, *franc de port*, à

J. F. MORISSETTE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE,

St. Roch, Québec.

LE

MUSÉE CANADIEN.

" LE BEAU EST L'UNITÉ DANS LA MULTITUDE ET LA VARIÉTÉ."
St. Augustin.

Ier Volume. Quebec, 15 Juillet 1875. Numero-Prospectus.

AU PUBLIC.

Les circonstances au milieu desquelles notre peuple a vécu jusqu'aujourd'hui ont été loin d'être favorables à la culture et au progrès des lettres. Cela se comprend : la colonisation a dû d'abord appeler à elle tous les efforts, tous les travaux, toutes les ressources ; cette grande œuvre, encore très-imparfaite actuellement, a sollicité longtemps, d'une manière presque exclusive, l'attention de toutes les intelligences qui voulaient l'avancement de la Nouvelle-France. De plus, une domination tyrannique, appliquée à faire disparaître le nom français des rives du Saint-Laurent, a, pendant près de cent ans, tenu en alarme toutes les généreuses susceptibilités, tous les nobles et fiers sentiments de notre race.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore dans des conditions bien propres à encourager la culture des lettres. Les circonstances sont moins critiques, mais l'avenir nous réserve de meilleurs jours. La politique échauffe les esprits les moins ardents ; les journaux des partis sont les seuls, à peu près, qui aient beaucoup de lecteurs assidus. C'est naturel, car nos priviléges acquis excitent encore trop la jalousie d'un bon nombre de membres de la race anglaise, notre nationalité a des ennemis redoutables jusque dans son propre sein, et en outre notre sol est là qui nous présente à exploiter des ressources dont nous avons un indispensable besoin. On n'a pas le temps de lire une étude longue et sérieuse ; l'on trouve toujours une minute pour lire à la course quelques articles qui traitent brièvement des questions, des dangers, et des intérêts du jour. Ajoutons que l'instruction, qui commence à se propager partout, n'a pas préparé encore un nombre suffisant de lecteurs à des ouvrages vraiment littéraires et vraiment savants.

Les talents littéraires sont nombreux chez notre petit peuple ; mais, malheureusement, dans notre pays, la littérature est une mère sans cœur qui laisse mourir ses enfants. Aussi, toutes les plumes capables vont ordinairement se gâter dans les journaux politiques. Elles y perdent en considération et en dignité ; elles y cultivent peu les muses, réservant leur zèle pour de mesquines coteries qui, au moins, savent récompenser ceux qui se sacrifient à elles. Là, on a aussi l'avantage d'être lu par un public moins rare. On renonce à la belle ambition d'être connu de la postérité, pour la jouissance plus certaines mais souvent moins enviable, de faire faire de suite du bruit autour de son nom. L'on oublie les rêves dorés qui ne paient pas, et l'on se console de ne pas mettre son goût des lettres en plein exercice, par la perspective d'une vie matérielle plus souriante.

Les ouvrages qui composent notre littérature nationale sont dûs aux sacrifices pécuniaires de leurs auteurs. Ces derniers, après avoir consacré de nombreuses et longues veilles à l'étude et à la composition littéraire, ont livré les produits de leur plume au public pour en faire profiter l'imprimeur et le libraire. Il existe de très-rares excep-

tions Quelques éditeurs ont payé quelques écrivains. Certaines revues ont donné des prix à leurs collaborateurs. Dans tous les cas, en notre pays, écrire ne fut jamais un métier qui fit vivre celui qui l'exerça.

Partout, de vigoureux efforts ont lieu pour propager le goût des lettres parmi notre peuple. De bonnes publications existent, tenant à la fois du livre et du journal, et qui, à périodes fixes et successives, se présentent au public avec des études sérieuses et soigneusement élaborées. Après les colléges qui donnent aujourd'hui l'instruction classique à une infinité d'élèves, ce sont elles qui préparent le plus sûrement un avenir enviable aux livres et aux grands travaux littéraires.

Soucieux comme tous nos compatriotes de la gloire nationale, et ne voulant pas demeurer étranger à ce noble mouvement qui se fait en faveur des lettres, nous venons fonder le *Musée Canadien.* La tâche que nous entreprenons est au-dessus de nos forces personnelles, et nous ne l'aurions pas assumée sans les motifs que nous exposons ci-après.

Québec, le vieux Québec, est non-seulement la ville qui ait été assise la première sur les bords du St.-Laurent ; il est non-seulement la métropole catholique d'une vaste partie du nord de l'Amérique ; il est non-seulement le chef-lieu politique de la *Province de Québec* ; il est encore par excellence la cité des écrivains et des poëtes. C'est le boulevard littéraire, c'est la Rome, c'est l'Athènes, c'est le Paris du Canada français. Or, nous avons cru qu'en fondant en notre ville une revue dans le genre de celles qui existent à Montréal et ailleurs, nous rendrions justice à notre beau Québec, et que nos efforts seraient puissament aidés.

Et, de fait, les nombreux écrivains de notre ville nous ont promis leur concours le plus empressé, leur collaboration la plus active. La théologie, le droit, la philosophie, les sciences naturelles, l'histoire, la poésie, l'économie politique et sociale, le roman, la chronique, voilà autant de branches que nous entrons dans notre programme, parceque nous nous sommes assuré le secours de plusieurs plumes hautement recommandables, et très-bien appréciées du public. Grâce à elles, le *Musée Canadien* sera une revue bien écrite, instructive, et tout-à-fait intéressante.

Nous nous présentons sans crainte devant le public, et nous ne sommes pas effrayés des sacrifices pécuniaires que notre œuvre nous a déjà coûtés, Les noms de nos bienveillants collaborateurs sont pour nous la meilleure garantie de succès. Quand ils seront connus, le peuple voudra nous lire, et nous encourager.

Et, désormais, nous travaillerons énergiquement à propager le goût des lettres et des sciences. Les difficultés ne nous effraient pas ; nous voulons avant tout l'avancement moral et intellectuel de nos compatriotes. De généreuses paroles sont là qui retentissent à nos oreilles, et nous encouragent. Plusieurs souscriptions, libéralement empressées, sont venues, avant la publication de ce numéro prospectus, nous récompenser d'une partie de nos dépenses. Assurement, le *Musée Canadien* est une œuvre fondée. Au nom des intérêts moraux et intellectuels de la population canadienne-française, nous en remercions vivement nos collaborateurs, nos amis et nos abonnés.

En terminant, nous faisons appel à l'aide de toutes les personnes que nous n'avons pu voir personnellement. Tous les écrivains de notre pays sont spécialement invités à nous prêter leur collaboration. Cet appel s'adresse également à nos frères émigrés aux Etats-Unis.

J. F. Morissette.

Toutes lettres, correspondances, réclamations et remises doivent être adressées à J. F. Morissette, éditeur-propriétaire du *Musée Canadien*, encoignure des rues Saint-Joseph et de l'église, Saint-Roch, Québec.

Le prix de l'abonnement, *strictement exigé d'avance* est de TROIS PIASTRES par an. Le propriétaire ne reçoit aucun abonnement pour moins d'un an.

Nous osons espérer que ceux à qui nous adressons ce NUMÉRO-PROSPECTUS, voudront bien nous honorer d'un abonnement ; toute personne qui ne le retournera pas sous *quinze jours* avec son *nom*, son *adresse* et le mot (*refusé*), sera regardée comme abonnée pour l'année.

———o———

L'ORME DE LOTBINIERE.

Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
Quand vous livrez au vent votre épaisse crinière
Comme un coursier fougueux qui traverse les prés
En battant le gazon de ses sabots ferrés !
Que j'aime à vous revoir quand le printemps se lève
Et que vos troncs verdis se tardent dans la sève !
Quand vos rameaux feuillus bercent les petits nids
Et chantent les amours des oiseaux réunis !
Quand vous jetez au ciel vos arômes suaves
Avec des chants d'ivresse ou des murmures graves !
Mais je t'aime, surtout, toi, vieux bois des Hurons
Que réveillent souvent les cris des bucherons,
Les chants des charroyeurs conduisant à la file,
Par le chemin tracé sur la neige mobile,
Leurs grands traineaux chargés de sapin résineux !
Souvent, quand le soleil desséchait de ses feux
Le sable de la route et l'herbe des prairies,
Je suis venu chercher sur les mousses fleuries
Ce repos bienfaisant et l'oubli de mes maux.

Mais déjà, ma forêt, tes arbres les plus beaux
Sont tombés, tour à tour sous les coups de la hache,
Comme des diamants qu'un doigt profane arrache
D'un brillant diadème ; et tes arbustes verts,
Recourbés humblement sous le vent des hivers,
Ne diront pas à qui ne t'a jamais connue
Que, jadis, tu portais ton front jusqu'à la nue !
Et ceux-là qui liront ces humbles vers, demain,
Chênes qui m'abritez, vous chercheront en vain !
Quand de l'été soufflaient les brûlantes haleines,
Quand s'ouvraient les boutons sur les branches des chênes,
Quelques Hurons chrétiens revenaient, autrefois,
Elever leurs wigwanes au milieu de ce bois !
Et de là vient son nom qu'on lui conserve encore.
Ces sauvages couraient armés de l'arc sonore,
Le timide chevreuil et l'agile renard.
L'enfant, adroit et vif, pouvait lancer un dard
Et suspendre le vol de la tourte rapide.
Souvent, en un instant, il montait, intrépide,
Jusqu'au faîte des pins et des ormes altiers.
Les femmes s'assemblaient pendant des jours entiers,
Laissant flotter au vent leurs longs cheveux d'ébène,
Et tressaient des paniers avec l'aubier de frêne.
Près d'elles la nagane aux rameaux se berçait
Pour endormir l'enfant que l'oiseau caressait.

Quand la bise à nos bois enlevait leur couronne ;
Quand les feuilles tombaient sous les frimas d'automne,
Et que la neige, au loin, jetait son blanc manteau
Sur le chaume jauni du fertile coteau,
Ces indiens partaient pour les pays de chasse.
Ils allaient, quelques fois, jusqu'aux terres de glace,
Ou descendaient le fleuve, et, ramant vers le nord,
Conduisaient leurs canots jusques au Labrador.

O noble rejeton de nos forêts antiques ;
Arbre dont les rameaux remplis de bruits mystiques
Se dessinent, de loin, comme un nuage noir
Dans l'azur du matin ou la pourpre du soir ;

Géant resté debout sur le champ du carnage ;
Ornement de nos bords, souvenir d'un autre âge ;
O toi que respecta la hache du colon,
Orme de Lotbinière, orgueil de mon canton,
Je te salue ! Au loin le marin intrépide
Qui va du Richelieu traverser le rapide
Aperçoit au dessus des tilleuls fastueux,
Comme un dôme éternel, ton front majestueux !
Combien de gais oiseaux sur tes branches altières
Sont venus à leur Dieu moduler des prières !
Sous tes rameaux pliés comme de grands arceaux
Combien de jeunes gens, vers le soir des jours chauds,
Sont venus échanger, dans leurs molles ivresses,
Des baisers innocents et de douces promesses !
Mais tu n'as jamais vu de couples plus charmants
Que Louise et Léon, ces deux jeunes amants
Dont je vais essayer de chanter sur ma lyre
L'amour et les douleurs ! Tu n'as pas vu reluire
Un œil aussi brillant sous ses longs cils de jais
Que l'œil de cette vierge ! Et ton feuillage épais
N'a jamais entendu nulle voix plus sonore
Que la voix de Léon qui chantait dès l'aurore
Avec les rossignols cachés dans les fourrés
Et les flots déferlant sur les sables dorés !

L. P. Le May.

--Extrait des " Vengeances ".

———o———

L'OISEAU BLEU.

SCÈNE D'ÉTÉ.

> Le vent lit à quelqu'un d'invisible, un passage
> Du poëme inoui de la création ;
> L'oiseau parle au parfum ; la fleur parle au rayon.
> (Le Printemps : V. Hugo).

J'ai souvenance, une belle matinée de juillet, d'être descendu dans mon jardin au moment où l'aurore de ses premiers feux illuminait les cîmes altières de mes grands chênes. Au milieu d'un parterre de fraises, était un vieux pommier chargé de fruits et de feuilles, et cher à mes enfants pour avoir abrité le berceau de plusieurs générations de rouge-gorges (merles). Un couple de ces aimables oiseaux en avait alors choisi la fourche hospitalière, pour y construire leur nid : là, sur du fin foin et des mousses pétries de boue, reposaient, doux espoirs de la future couvée, quatre émeraudes. Mes yeux s'y portèrent comme par instinct. La femelle était à son poste, l'œil vigilant ; le mâle, perché sur la plus haute branche d'un grand orme voisin, l'orgueil de Spencer-Grange, roucoulait à sa compagne une de ses cazonnettes

les plus tendres. Près du pommier croissait un *tournesol* (1) dont la corolle, amoureusement penchée vers l'astre du jour, laissait épanouir une fleur orange, au milieu d'un feston de verdure. A l'extrémité de chaque feuille, étincelaient, saphirs vivants, d'innombrables goûtelettes de roséee ; au centre du tournesol, gisait une ravissante petite créature dont la poitrine et les ailes azurées se détachant de l'acanthe et du vert tendre, miroitaient aux rayons du soleil levant ; le petit *maëstro* me salua de quelques roulades mélodieuses, puis il s'envola. J'étais ravi de tant de splendeurs : ce spectacle, que peut-être il ne me sera jamais donné de revoir, avec une telle mise en scène, m'éblouit par sa magnificence, par la variété et l'harmonie de ses contrastes. Etait-ce, me demandai-je, la réalité ou bien une scène féerique des *Mille et une nuits ?*

Aurai-je dû m'écrier, comme jadis Aristophane : " Cher " oiseau, ne perds pas de temps, je t'en supplie ; va tout " de suite dans le taillis réveiller Progné ! Que l'hymne " sacré jaillisse de ton gosier divin en mélodieux soupirs ; " roule en légères cadences tes fraîches mélodies (2)." Ce n'était pas une vision de fée qu'il m'était donné de voir, mais simplement l'oiseau bleu du Canada, dans tout l'éclat de sa livrée printanière, de son costume nupial.

---

(1) Buffon.
(2) Aristophane,—Les Oiseaux.

J. M. LE MOINE.

——o——

CAUSERIE AMUSANTE.

C'était une belle matinée du mois de mai—cela peut paraître incroyable à quiconque voudrait juger tous les mois de mai par celui de cette année ; mais, enfin, c'est de l'histoire, et l'on dit que l'histoire ne ment pas, bien qu'elle ne soit pas toujours vraisemblable.

L'air était chaud, le soleil brillant, et il y avait quelque chose d'extraordinaire sur le calendrier, puisque, au lieu d'être enfermé dans le bureau je me trouvais dehors à dix heures du matin. Ce n'était pourtant pas un dimanche ni un jour férié, ni un jour de fête légale ; du reste, cela importe peu.

Je suivais donc tranquillement la principale rue de l'un de nos faubourgs, lorsqu'un *chiffon* rouge attira mon attention. Ce *chiffon* que, par respect pour tout ce qui touche à la justice de mon pays, j'appellerai du nom de *pavillon*, essayait de flotter au bout d'un bâton qui projetait hors de la fenêtre ouverte d'un entresol de pauvre apparence. Sur le trottoir, en face de la porte, sept ou huit personnes causaient d'un air ennuyé. Ceux qui avaient des montres les consultaient d'un œil intrigué, comme on fait au théâtre lorsque le lever du rideau est retardé plus que de raison, c'est-à-dire plus d'une demi-heure après l'heure de l'affiche.

La situation menaçait même de devenir grave ; car, en m'approchant, poussé par la curiosité, j'entendis des murmures, d'abord contenus et discrets, puis hauts et provocateurs, qui trouvaient des échos d'approbation dans cette petite foule. Heureusement, un homme s'approcha de la croisée ouverte, se pencha en dehors d'un air important, et fit tinter une sonnette qu'il tenait à la main.

Les sept ou huit personnes du trottoir se précipitèrent à l'intérieur, et je les suivis.

Si vous avez vécu quelque peu, vous avez déjà compris qu'il s'agissait d'une vente par autorité de justice.

L'appartement se composait de quatre pièces tendues de vieux journaux sur lesquels l'humidité s'était chargée de faire les dessins les plus bizarres. Le mobilier était vieux et maigre, mais luisant de propreté. Au fait, ce n'est pas le nombre et la couleur des fauteuils qui fait le bonheur.

L'huissier, avec des bottes sales, monta sur une table et s'adressa à nous comme un candidat à ses électeurs.

—Messieurs, la vente va commencer tout de suite ; les conditions sont : *cash*, pas de crédit ; et dépêchez-vous de me donner des *bids*, car j'ai deux autres *engagements* cette matinée ! Le premier article que nous allons offrir, messieurs, est une huche, presque toute neuve. A combien la huche ?

Le mobilier était distribué dans les deux chambres de devant, la troisième était vide ; quant à la quatrième, la mise à l'enchère du premier objet me permit de voir ce qu'elle contenait ; car aux dernières paroles de l'huissier, la porte s'entrebailla doucement, et la tête pâle d'un enfant de cinq ou six ans se montra par l'ouverture.

D'abord, je ne vis que cela, car cette chambre était un cabinet noir ; mais peu à peu, la porte s'ouvrit d'avantage et je pus distinguer tout l'intérieur.

Je puis vous raconter cela aujourd'hui, car douze mois se sont déjà passés depuis ; et, dans douze mois, les larmes se sèchent et les sentiments s'émoussent. Mais je vous assure que, ce jour-là, j'aurais mieux aimé ne pas avoir vu.

Dans un coin du cabinet, sur un grabat, était étendu un homme jeune encore, mais brisé par la maladie et les

privations. Près de lui, sa femme était assise sur une chaise de bois, et tenait un petit enfant sur ses genoux. Deux autres enfants, un peu plus âgés, dont l'un avait ouvert la porte, se tenaient près du lit, les yeux rouges. Tout ce monde avait pleuré et pleurait encore ; mais ce n'est pourtant pas cela qui me fit le plus de peine. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir le petit s'amuser et rire en cherchant à prendre les larmes qui coulaient lentement sur les joues de sa mère. Ce rire du bébé, au milieu de l'affliction de toute cette famille, avait quelque chose de poignant. Pauvre chéri ! au moins, il ne comprenait point que son rire était cruel ! Hélas ! combien de personnes raisonnables affichent aussi une joie inconvenante en présence d'une douleur qui aurait droit à plus de sympathie ! Combien de dames riches vont en grande toilette, et couvertes de bijoux, porter leur obole au pauvre qui meurt de faim dans sa mansarde !

La huche adjugée, pour une somme insignifiante, à un homme qui n'en avait aucun besoin, et qui ne l'achetait, disait-il, que pour rendre service.

C'était un premier déchirement dans la famllle ; car cette humble huche, qui sait quels souvenirs elle renfermait ? Comme ses possesseurs, elle venait, sans doute, de quelque campagne voisine ; elle avait été la premiere pièce du ménage ; combien de bouches ses flancs généreux n'avaient-ils pas nourries, jusqu'au jour où, comme tout le reste, la famine l'avait atteinte ? De quels petits drames intimes n'avait-elle pas été témoin ? Quels pleurs n'avait-elle pas vu couler ?—Pleurs de joie ou de tristesse, car c'est dans les larmes que tous nos sentiments viennent se fondre et se mêler. On mit successivement à l'enchère la table autour de laquelle la petite famille s'était si souvent réunie, après une journée laborieuse, pour le repas du soir ; les chaises de bois qui avaient guidé tour à tour les pas encore mal assurés de chacun des enfants ; les chaises, ces objets qui peuvent faire tant de choses. qui servent de tables, de maisons, de voitures et même de coursiers fringuants ou rétifs ''.

On vendit encore une petite armoire vitrée à deux compartiments, dont l'un renfermait le linge et l'autre la vaisselle ébréchée, le tiroir du milieu renfermait un contrat

de mariage et deux lettres précieusement conservées, feuilles légères qui avaient surnagé sur le gouffre où s'étaient englouties une à une les illusions d'autrefois.

Puis passèrent tour à tour, sous les yeux profanes et indifferents de ce petit public, vingt autres objets dont chacun était lié intimement à cette vie intérieure que la main de la justice venait ainsi disséquer toute palpitante encore : un pauvre violon, criard, affreux, mais admirable aux oreilles des enfants qui avaient confiance en lui quand le père le faisait grincer ; un livre à gravures coloriées, qui ne s'ouvrait que dans les grandes occasions ; la pendule qui avait marqué toutes les phases de cette vie, courant rapidement sur les minutes joyeuses et lentement sur les heures tristes ; silencieuse maintenant, car elle ne sonnait plus depuis que la maladie et l'insomnie étaient venues s'asseoir au chevet du lit.

Enfin, la voix de l'huissier s'arrêta ; tout ce que la loi peut saisir avait été vendu, et, au chiffre que j'avais noté, le produit ne dut pas couvrir plus de la moitié des frais. Une voiture, qui stationait à la porte, transporta les meubles les plus lourds ; quand au reste, chacun emporta sous son bras ce qu'il avait acheté.

Une demi-heure après, il ne restait plus, dans cette maison naguère souriante et chaude, que l'horreur et le froid des murs et des planchers dégarnis et souillés, Je me trompe, il restait encore la maladie et le désespoir, qui sont peut-être allés, le lendemain, élire domicile dans la chambre somptueuse du propriétaire dont la cupidité venait, aujourd'hui, de commettre cette infamie. Car, il ne faut pas s'y tromper, après la justice des hommes, il y a encore, et heureusement, la justice de Dieu.

NAPOLÉON LEGENDRE

———o———

UNE TOUFFE DE CHEVEUX BLANC.

Récit.

I

A BORD DU "QUÉBEC."

Le couchant luit là-bas comme un vaste incendie ;
Le soleil sur les flots sème un rayon mourant ;
Les derniers bruits du jour chantent leur mélodie,
Et dressant fièrement sa carène hardie,
Le *Québec* fend au vol les eaux du Saint-Laurent !

* * *

Dans l'été de 1870, je fis un voyage à Québec ;—je demeurais alors à Chicago.

Après un court séjour dans " l'ancienne capitale," nom que se donne volontiers la vieille ville de Champlain, je me rembarquai, par une superbe soirée de la fin d'août, sur le *Québec*, l'un des magnifiques palais flottants de la Compagnie Richelieu, qui font le trajet du Saint-Laurent, entre les deux grandes villes du Bas-Canada.

Je laissais derrière moi bien des souvenirs et bien des amitiés. J'avais une pointe de tristesse, et j'allai m'asseoir à l'arrière du vaisseau, seul au milieu de la foule, pour jouir du coup d'œil vraiment merveilleux que présentent, au-dessus de Québec, les rives du plus beau fleuve du monde.

Les passagers étaient nombreux.

La saison des eaux tirait à sa fin, et de brillants essaims de jolies femmes et de touristes désœuvrés circulaient autour de moi, riant, causant, gazouillant, gais et frivoles.

C'était vraiment ce qu'on peut appeler une charmante société.

Cependant plongé que j'étais dans une de ces profondes rêveries que fait naître, au fond de l'âme, la vue d'horizons autrefois familiers, personne n'avait encore particulièrement attiré mon attention, lorsque je remarquai, à deux pas de moi, un voyageur qui, à demi appuyé sur le bastingage, semblait absorbé dans la contemplation de quelque objet lointain qu'il paraissait n'entrevoir que difficilement, sur la rive droite du fleuve, à quelque distance au-dessus de la gare du Grand-Tronc, à la Pointe-Lévis.

Nous remontions rapidement le courant, et l'attention de mon inconnu semblait redoubler à mesure que nous nous éloignions. Il sortit même une jumelle de sa poche, et avec une tenacité qui dénotait un intérêt plus qu'ordinaire, il la tint longtemps braquée dans la même direction.

Enfin, quand il ne lui fut plus possible de rien distinguer, il regarda vaguement autour de lui, poussa un soupir, remit la jumelle dans la poche de son paletot de voyage, et passa furtivement le revers de sa main sur ses yeux, comme pour essuyer une larme.

Cet homme était mis avec goût, mais sans recherche. Il avait l'air dégagé, sans affectation. A part une grande pâleur qui faisait encore ressortir l'ardente fixité de son regard, il n'avait, en apparence, rien de bien digne de remarque.

Je me trompe. Il avait une particularité.

Bien qu'il me parût avoir tout au plus la trentaine, on remarquait derrière son oreille droite, une touffe de cheveux tout blancs, qu'un kossuth à larges bords ne parvenait à dissimuler qu'à moitié.

Du reste le premier venu.

Je l'examinais avec cette indifférence que les voyageurs isolés ont presque toujours à l'endroit des uns des autres, lorsqu'ils sont en grand nombre. Si j'avais été seul avec

cet homme, il m'aurait probablement intéressé. Mais il y avait foule autour de nous.

Cinq minutes après, je n'y pensais plus...

La soirée fut joyeuse.

Le son du piano attira bientôt toute la société au salon. Les mesures vives et cadencées d'un quadrille ou le rhythme entraînant de la valse, arrivait par intervalles jusqu'à moi, mêlé au clapottement doux et monotone des grandes roues du *Québec*, plongeant dans la vague.

Tout à coup une voix de jeune fille, au timbre frais et sonore, chanta cette délicieuse romance de madame Emile de Girardin :

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours,
Et mon cœur garde son image
Toujours !

Puis quelqu'un tira du clavier les notes suaves du *Home sweet Home* de Thalberg...

Vous avez lu ces beaux vers de Victor Hugo intitulés *La pente de la rêverie.* Eh bien, cette voix de femme, et puis cette incomparable mélodie que je n'ai jamais pu entendre sans me sentir ému, m'avaient fait mettre le pied sur ce terrain glissant, et c'est à peine si je m'aperçus des quelques minutes d'arrêt que nous fîmes à Batiscan et à Trois-Rivières.

Enfin, il était bien onze heures sonnées, lorsqu'une main se posa sur mon épaule, et que j'entendis la voix toujours si gaie du capitaine LaBelle qui me disait :

—Tiens, vous voilà ! Je vous cherche depuis dix minutes. Allons, descendons !

—Pourquoi faire ?

—Pour souper, parbleu !

Je me laisse aisément convaincre par un bon argument, et celui-là était sans réplique.

—Voilà, répondis-je ; et nous partîmes bras dessus, bras dessous.

Je ne sais trop comment cela se fit, mais en descendant les escaliers qui du salon conduisent à la salle à manger, je songeais involontairement à cette touffe de cheveux

blancs que j'avais remarquée derrière l'oreille de mon inconnu.

Le souper,—ou mieux le *Réveillon*, pour me servir du terme canadien,—n'est pas chose régulière, officielle à bord du *Québec*. C'était une gracieuse attention de la part du capitaine, à quatre ou cinq privilégiés, parmi lesquels je reconnus, avec une certaine satisfaction, mon étranger qui se trouva placé à table, juste en face de moi.

Après les présentations d'usage, et tout en faisant la part de son appétit et du bon vin de notre aimable amphytrion, chacun commença par hasarder son petit mot, et bientôt la conversation s'engagea sur toute la ligne, aiguisée par une petite pointe de champagne.

—Vous êtes étranger, monsieur ? dis-je en m'adressant à mon vis-à-vis, et en choquant mon verre contre le sien.

—Oui et non, monsieur. C'est-à-dire que je suis né au Canada, mais qu'il y a à peu près vingt ans que j'en suis parti. Je demeure actuellement dans la Louisiane.

—Vous devez avoir quitté le pays bien jeune, dans ce cas ; car on vous donnerait à peine trente ans.

—Je ne suis pas encore très-vieux, en effet, reprit mon interlocuteur en vidant son verre. Puis, se tournant la tête de manière à nous laisser apercevoir cette particularité que j'avais déjà remarquée :

—Bien que j'aie des cheveux blancs, ajouta-t-il.

—Tiens, dit le capitaine, une seule touffe toute blanche, c'est singulier.

Tout le monde s'était penché en avant pour regarder, et j'ouvrais la bouche pour donner cours à ma curiosité, lorsque le voyageur reprit en souriant tristement, et sans attendre ma question :

—Oh ! ce n'est pas un signe de vieillesse ; cela date de trop loin. J'étais bien jeune. Un incident étrange, voilà tout.

—Une histoire ? Contez-nous cela.

—Je le veux bien, si cela peut vous intéresser. Mais, puisque nous avons fini de souper...

—Montons sur le pont, dit le capitaine. Et avec cette urbanité cordiale et sans façon qui le distingne, il nous passa une boîte d'excellents havanes, en disant :

—Voici des cigares ; servez-vous, messieurs.

Cinq minutes après, nous étions sur la dunette, par un clair de lune magnifique, écoutant avec intérêt notre camarade de voyage, qui, après s'être enfoncé les mains jusqu'aux coudes dans les poches de son long paletot gris, et s'être juché les pieds sur le dossier d'une bergère, à la façon yankee, commença son récit.

II

SCENES D'ENFANCE.

O these are Voices of the Past,
Links of a broken chain,
Wings that can bear me back to Times
Which cannot come again :
Yet God forbid that I should lose
The echoes that remain.

ADELAIDE A. PROCTER.

—Je suis né à la Pointe-Lévis, messieurs.

À cette endroit de la ville, où se trouvent les immenses *docks* du St. Laurent, et qu'on appelait autrefois l'Anse Patton, au pied de la falaise, à moitié perdu sous les grands ormes comme un nid sous la feuillée s'élève un joli cottage blanc avec jalousies vertes.

Avant que le Grand-Tronc eût jeté là ses rails de fer, les grandes marées venaient jusque sous les fenêtres déposer leurs ajoncs, et lécher les touffes de verdure qui perçaient cà et là autour des pierres du solage.

La maison paternelle, le toit où l'on a vu le jour, comme disent les romances, laisse toujours une empreinte ineffaçable dans la mémoire de l'homme. Quoique bien changés maintenant, je n'ai pu revoir sans émotion, ces lieux où j'ai goûté les fruits les moins amers de la vie, où se sont écoulés mes jours d'enfance, jusqu'à l'époque où la terrible secousse dont j'ai à vous faire le récit, est venue tout à coup changer le cours de ma destinée.

Tout à l'heure, en voyant fuir dans les brumes du lointain, les grands abres qui se penchent sur le toit vieilli de la gracieuse maisonnette, tous mes souvenirs d'enfant se sont réveillés dans mon cœur et si j'avais été seul, je crois que j'aurais pleuré.

Mais je me laisse entraîner loin de mon sujet. Pardonnez-moi, messieurs. je passe de suite à l'histoire que je vous ai promise.

C'était en 1850.

Un bon matin, mes parents se dirent que j'avais dix ans accomplis, et l'on me signifia l'ordre d'avoir à me préparer pour ma première communion.

Comme l'église de Notre-Dame, dont la construction fut le signal du développement remarquable qu'a pris la ville de Lévis depuis quelques années, n'était pas encore achevée à cette époque, et que celle de St. Joseph se trouvait à une distance considérable, les exercices du cathéchisme allaient nécessiter mon absence de la maison, pendant un mois au moins. Ceci contraria fort ma mère ; mais j'avais l'esprit des aventures, l'instinct de la liberté ; et l'idée de passer quelque temps loin de la surveillance paternelle, de voir de nouvelles figures, de faire connaissance avec un genre de vie tout nouveau pour moi, contribua beaucoup plus que la dévotion, je l'avoue, à me faire accueillir cette nouvelle avec enthousiasme.

Et puis, pour l'enfant, la première communion est toute une époque. Il nous semble qu'on franchit une étape solennelle ; qu'on cesse d'être *un petit garçon* pour prendre place dans une catégorie d'êtres plus relevés ; qu'on va devenir presque un homme, enfin.

Aussi, quand la voiture qui devait me conduire à ma nouvelle destination s'arrêta devant la porte, prêtais-je peu d'attention aux baisers retentissants qu'on me distribuait de droite et de gauche. Encore plus léger de soucis que de bagage, je grimpai lestement sur le siége du cabriolet, et partis enchanté.

—Bon voyage ! me cria ma mère, les larmes aux yeux.

Pauvre mère, je l'ai certainement revue ; mais je ne m'en souviens pas. Pour moi, c'est la dernière fois qu'elle ma pressé sur son cœur. Ceci vous semble extraordinaire ; mais la suite de mon récit veus fera tout comprendre.

Le même soir, mon nom était inscrit parmi ceux des aspirants à la première communion, et j'étais commodément installé dans une assez proprette petite chambre, chez la mère Brunet, droit en face de la chapelle de Ste. Anne, à deux pas de la jolie église qu'on aperçoit de Québec, coquettement assise sur la pointe qui resserre le fleuve, vis-à-vis de l'extrémité ouest de l'île d'Orléans.

Les premiers soirs furent un peu tristes.

L'isolement me pesait. Mais les amitiés se lient vite à cet âge sans défiance ; et, comme il ne me fallut que deux ou trois jours pour avoir autant d'amis qu'il y avait de moutards dans le village, tout marcha bientôt comme sur des roulettes.

La mère Brunet était indulgente, et j'en profitai largement.

Du reste, mon réglement se réduisait à un seul et unique article. Du moment que je rentrais le soir à neuf heures sonnant, tout était dans l'ordre.

On conçoit qu'avec une pareille latitude, les choses allèrent bon train.

Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs. Les exercices du cathéchisme terminés, et la leçon du lendemain apprise par cœur, nous nous réunissions en bandes joyeuses ; et alors il fallait nous voir fendre les toupies, renverser la *chèvre*, planter *l'arbre-fourchu*, sauter à *cloche-pied*, faire le *saut-de-mouton*, jouer au *cheval-fendu*, aux *barres* ou à *cligne-musette !* Il fallait nous voir organiser d'interminables courses-au-clocher, nous ranger bravement en deux ennemis, monter à l'assaut de quelque redoute vaillamment défendue, enjamber les fossés, sauter les clôtures, escalader les rochers, grimper à la poursuite des écureuils jusqu'au faîte des arbres les plus élevés, faire les cent coups, puis rentrer chacun chez soi, harrassés, éclopés, le visage en feu et les vêtements en désordre !

Combien de fois les malheureux fermiers de l'endroit ne nous ont-ils pas surpris à mettre en pratique, à leurs dépens, cette bizare figure de rhétorique qu'on appelle catachrèse, en prenant des exercices d'équitation sur le dos de leurs vaches !

La mère Brunet hasardait bien quelque légère remontrance ; mais rien n'y faisait. J'étais toujours le premier au rendez-vous, le plus léger à la course, le plus solide écuyer, le plus opiniâtre combattant, le plus fécond organisateur d'équipées, le plus teméraire aventurier des environs.

On me citait surtout pour mon intrépidité à toute épreuve.

Il y avait une trentaine de familles indiennes qui passaient l'été sur la grève, à quelques dix minutes du village. C'était pour nous un grand sujet de curiosité ; mais notre bande avait toujours la précaution de se tenir à distance respectueuse, et décampait comme une nuée d'étourneaux, lorsque quelque figure rébarbative faisait mine seulement de nous regarder.

Un jour, au grand ébahissement de mes camarades, je portai l'audace, non seulement jusqu'à m'approcher du campement, mais jusqu'à m'aventurer dans un des wigwams en écorce. J'en sortis avec un arc et des flèches qui m'avaient coûté l'énorme somme de deux sous.

Ce dernier exploit mit le comble à ma gloire.

L'on ne me regarda plus qu'avec un respect mêlé d'admiration ; et l'on parla même de me décerner le glorieux surnom de *Papineau !*

J'insiste sur ces détails, messieurs, car c'est justement à cette passion pour l'extraordinaire, à cet amour des aventures, et à ce désir d'éclipser les autres par ma hardiesse et ma bravoure, que je suis redevable d'avoir passé huit années de ma jeunesse entre la vie et la mort, sans aucune lueur de raison, tombant plusieurs fois par jour dans des convulsions épileptiques, et,—ce qui fera le remords éternel de ma vie,—d'avoir causé la mort de la douce et sainte femme dont j'étais l'unique enfant !

III.

APPARITION.

Foulez avec respect la terre qui recouvre les morts.
CHS. STE. FOYE.

Causa latet, vis est notissima.
OVIDE.

A cette partie de son récit, le narrateur s'arrêta tout-à-coup, tira fébrilement un porte-cigare de sa poche, alluma un autre havane, et se prit à fumer comme un volcan, lançant d'énormes bouffées blanches que la marche du steamer chassait en tourbillonnant derrière nous comme des masses d'ouate flottante, vaguement éclairées par les reflets métalliques de la lune.

Il était évident que l'homme à la touffe de cheveux blancs cherchait à maîtriser son émotion.

Au bout de quelques instants, il sembla faire un effort sur lui-même et reprit :

—A St. Joseph de Lévis, le cimetière est attenant à l'Eglise.

L'enceinte s'étend du côté nord, jnsqu'à une assez grande distance, depuis l'encoignure nord-ouest de l'église, jusqu'à l'entrée sud de la sacristie, qu'elle entoure par une espèce de mur de circonvallation s'élevant à hauteur d'appui.

Le côté ouest de l'enclos était, à l'époque dont je parle. bordé par une magnifique terrasse, vaste et bien gazonnée, plantée çà et là de jeunes érables, et de pieux surmontés généralement d'un petit anneau en fer où les paroissiens attachaient leurs chevaux, le dimanche, avant d'entrer aux offices.

C'était là le principal théâtre de nos ébats ; notre champ de bataille et notre hippodrome.

Ces pauvres pieux ont plus d'une fois porté, sur leur tête déchiquetée par la dent des chevaux, la preuve irrécusable des terribles solutions de continuité qu'un œil scrutateur aurait pu découvrir ailleurs qu'à nos jabots, et que, pour sa part, la mère Brunet s'efforçait de faire dispa-

raître chaque soir avec un courage et une patience digne d'une meilleure cause. Les nombreuses brèches se réparaient toujours, mais avec un tel luxe et une telle variété de couleurs, qu'au bout de deux semaines il eût été très-difficile, même pour un œil exercé, de constater qu'elle avait été la nuance primitive de mon pantalon, ce dont je me souciais guère, du reste.

Or, précisément à l'époque dont je parle, il se faisait, dans la partie Est du cimetière, je ne sais plus trop quelle excavation. On creusait un charnier, je crois. Et,—chose qui sembla étrange d'abord, mais qui s'expliqua facilement par la suite,—bien qu'aucune inhumation ne parût avoir été faite dans cette partie de l'enceinte, les travailleurs découvraient presque chaque jour quelques ossements humains, et parfois des squelettes entiers qu'ils éparpillaient çà et là dans les hautes herbes du cimetière.

Ce fut à cet endroit-là, et justement dans cette circonstance, que fut trouvée la fameuse *cage de la Corriveau.*

—La cage de la Corriveau...... qu'est-ce que cela demanda quelqu'un.

—Une affreuse chose, messieurs, un sombre témoin de la barbarie d'un autre âge, une relique éloquente d'un de ces terribles drames judiciaires qui passent à l'état de légende dans la mémoire du peuple.

C'était une cage en fer, ayant la forme d'une femme, et dans laquelle le cadavre de la Corriveau, exécutée pour le meurtre de ses deux maris, resta longtemps suspendu aux yeux des passants, à la fourche de chemins qui avoisine le vieux monument de Tempérance qu'on aperçoit encore, à mi-chemin, entre le village de Bienville et l'église de Saint-Joseph.

Cette cage, enlevée la nuit par les habitants du lieu, fut enfouie, avec les restes qu'elle contenait, en dehors du cimetière, à l'endroit où l'on enterrait généralement les inconnus et les suppliciés. En 1830, le cimetière fut agrandi de ce côté, et c'est ce qui explique la présence de ces squelettes et de cette horrible machine à l'endroit où se faisaient les excavations dont je viens de parler.

Enfin, grâce à ces circonstances, ceux qui s'aventuraient dans le cimetière de Saint-Joseph, à cette époque, couraient risque de trébucher sur quelque tibia blanchi, ou de

glisser sur quelque crâne humain perdu dans le trèfle et le sainfoin.

C'était là un grand sujet de terreur pour notre cercle ; mais on sait que, pour moi, j'étais un esprit fort. J'aurais fait la nique à la statue du Commandeur.

Hélas !......

Un soir, un de ces beaux soirs d'été, calmes et poétiques, où toute la nature semble se concerter pour prodiguer ses enivrements, épuisée par une partie de *Barres* acharnée, pendant laquelle les échos du vieux cimetière avaient plus d'une fois retenti de nos cris de triomphe et de nos altercations, notre petite troupe se reposait.

Notre couvre-feu allait sonner ; et avant de nous envoler vers nos pénates respectives, nous devisions sur les amusements du lendemain.

Le soleil s'était caché derrière les hauteurs de Charlesbourg en caressant de reflets vermeils la coupole qui surmontait alors le Parlement de Québec. Un crépuscule splendide déployait au couchant son éventail d'or et de pourpre, et ses derniers rayons se jouaient amoureusement dans le vitrail de l'église. Les ombres s'allongeaient derrière les peupliers de l'ancien presbytère, aujourd'hui remplacé par un gracieux couvent...... Le moment était solennel.

Nous attendions le coup de canon de neuf heures pour nous disperser.

Je ne sais plus trop à quel propos, inspirée probablement par la tombée de la nuit et par le voisinage du champ de la mort, la conversation se prit à rouler sur les fantômes et les revenants.

Chacun tira de son sac son petit *conte à ma grand'mère*, et chasses-galleries, loups-garous, goules, vampires et âmes en peine allèrent leur train.

Naturellement j'affichai mon scepticisme.

J'affirmai carrément que toutes ces histoires-là avaient été inventées pour effrayer les enfants peureux ; que les loups-garous n'avaient existé que dans l'imagination des ignorants, et que les morts ne revenaient jamais.

—Les morts ne reviennent jamais, fit un de mes camarades, qu'on appelait Magloire ! Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ?

—Certainement que j'en suis sûr.

—Alors pourquoi tremblerais-tu à traverser le cimetière à cette heure ?......

Traverser le cimetière à cette heure ! cette parole eut un effet magique. A cette seule idée d'aller fouler les tombes, à la brume, notre petit groupe avait frémi, et chacun s'éloigna instinctivement du mur fatal où nous étions à moitié appuyés.

—Je ne tremblerais pas ! répliquai-je fièrement.

—Tu mens, reprit Magloire, et toi qui affirmes que les morts ne reviennent pas, je parie que, malgré ta bravoure, tu n'irais pas te coucher un instant sur cette tombe, là-bas, près de l'érable, en face de la grande croix !

Cette proposition n'avait rien de bien attrayant pour moi. J'aimais les fanfaronnades, comme je vous le disais tout-à-l'heure ; mais la pensée de braver ainsi la mort, à pareille heure, et dans son propre domaine, me causait un certain malaise bien naturel à mon âge. Les crânes et les ossements dénudés que nous avions entrevus dans les marguerites, me revinrent à l'esprit ; une froide souleur me passa dans le dos... et je ne répondis pas.

—Il a peur, dit Magloire.

—Il n'ira pas, va, crièrent mes camarades en chœur !

Le défi était narguant, pressant, positif. Il fallait relever le gant ou perdre ma réputation...

—J'irai, dis-je, tout simplement.

Et d'un bond je fus sur le mur.

Au moment où j'allais sauter dans le cimetière, le canon de la citadelle vomit un éclair, et son lourd grondement, cent fois répété par les échos de cette limpide soirée, alla s'éteindre comme un tonnerre lointain, dans les gorges profondes des Laurentides.

—Neuf heures !... me dis-je à moi-même ; l'heure de la rentrée.........

Et le remords de la désobéissance ajoutant encore à mon émotion, j'hésitai un moment.

—Ah ! le capon, il n'ira pas ! ricana Magloire, j'ai gagné mon pari.

Il avait à peine lâché le mot, que je marchais déjà la tête haute dans les herbes touffues du cimetière, enjambant lestement les tumulis formés par les tombes, osant à

peine regarder autour de moi...me hâtant fiévreusement...

Il y a aujourd'hui vingt ans, messieurs, que ce que je vous raconte s'est passé, et rien qu'à me rappeler les terribles circonstances de cette soirée fatale, je me sens encore frisonner de la tête aux pieds.

A mesure que j'avançais et que je sentais s'étendre autour de moi l'imposante solitude de la mort, l'effroi me gagnait.

Toutes ces pierres tumulaires qui se dressaient devant moi, projetant sous les lueurs mourantes du crépuscule, d'immenses traînées d'ombres, me semblaient autant de fantômes sortant de terre pour me barrer le passage. Les fenêtres de l'église qui s'assombrissaient de plus en plus, m'apparaissaient comme de gigantesques orbites qui d'un air menaçant me regardaient passer. J'aurais juré que la grande croix noire vers laquelle je m'avançais, se penchait vers moi en étendant ses longs bras décharnés, comme pour m'embrasser dans une inexprimable étreinte. Enfin, tout ce que j'entrevoyais dans la demi-obscurité qui m'entourait, revêtait mille formes effrayantes et fantastiques.

Les oreilles me bourdonnaient. Il me semblait entendre des voix souterraines qui murmuraient je ne sais quelle indéfinissable et monotone phraséalogie où je croyais distinguer confusément ces paroles psalmodiées avec un ton d'ironie farouche et lugubre :

" Les morts ne reviennent point ! Les morts ne reviennent point."

Le bruit de mes pas se mêlait vaguement à tout cela ; et le bruissement du foin que je foulais sous mes pieds, résonnait à mes oreilles comme un écho monstrueux du ricanement sarcastique de Magloire.

Le cœur me battait à me rompre la poitrine.

Je l'avoue, messieurs ; je ne puis dire si c'était un pressentiment de ce qui m'attendait ; mais, pour la première fois de ma vie, j'avais peur...

Quand j'arrivai près du lieu désigné, et que je me pris à songer qu'il fallait me coucher sur cette tombe, je sentis le vertige s'emparer de moi, et j'allais peut-être m'enfuir avec épouvante, lorsqu'en me retournant, j'aperçus au-dessus du mur d'enceinte, à l'endroit d'où j'étais parti, les huit ou dix têtes de mes compagnons qui me regardaient.

Le maudit Magloire était même à genoux sur le chaperon

du mur, pour mieux s'assurer si j'accomplissais fidèlement toutes les conditions du pari. Je le reconnus à sa maigre silhouette qui se détachait sombre et moqueuse sur les lointaines lueurs de l'horizon qui s'estompait de plus en plus.

L'orgueil me donna du courage.

Faisant un effort sur moi-même, je commençai par m'agenouiller sur le tertre, lentement, lentement, le dos tourné à la planche qui servait de pierre tumulaire, et qui pouvait avoir deux pieds et demi à trois pieds de hauteur.

Mon genou avait à peine effleuré la terre, que je m'arrêtai tout-à-coup en frisonnant...

Un léger bruit venait de se faire entendre tout près de moi.

Ce qui se passa alors, messieurs, défie tout langage humain.

Là, tout droit, en face de moi, presque à portée de ma main, une tête de mort grimaçante me regardait dans l'ombre avec ses grands yeux sans prunelle et... pour comble d'horreur... elle s'avançait vers moi par soubressauts irréguliers...

Le narrateur était si visiblement impressionné et paraissait s'exprimer avec un accent de si profonde conviction, que malgré toute l'invraisemblance de son récit, et le sourire d'incrédulité qu'il amena sur nos lèvres, aucun d'entre nous ne songea à l'interrompre. Exactement comme aux endroits les plus solennels des romans, la lune venait de se cacher derrière un nuage, et, l'obscurité ajoutant, je ne sais quelle mise en scène mystérieuse à cette narration fantasmagorique, nous resserrâmes instinctivement notre cercle autour de l'intéressant conteur qui continua d'une voix émue :

—Vous avez peut-être rêvé, messieurs, que vous tombiez tout-à-coup du haut d'un précipice. La tête vous tourne ; vos extrémités se glacent ; vos cheveux se dressent d'épouvante ; vous sentez courir sur votre épiderme une horripilation fiévreuse ; tout le sang vous reflue jusqu'au cœur ; le cauchemar vous saisit à la gorge ; il vous semble que vous roulez éperdu dans d'insondables abîmes.

Voilà à peu près quelles furent mes sensations en apercevant cette chose formidable que j'avais devant les yeux, et qui s'avançait toujours.

Je ne m'évanouis pas cependant.

Réunissant tout ce qui me restait de forces, et me cramponnant dans un effort de suprême énergie à la planche qui se trouvait debout derrière moi, j'essayai de me relever, lorsque tout à coup—j'en frissonne encore !—je me sentis violemment saisir aux cheveux par quelque chose comme une main monstrueuse armée d'un million de griffes acérées...

La commotion nerveuse me foudroya.

Je poussai un cri d'inénarrable angoisse...

J'avais perdu connaissance.

IV.

CONCLUSION.

> Je remarquai alors avec épouvante, que les cheveux de l'enfant, dont les boucles luisaient naguère d'un si beau noir, étaient devenus entièrement blancs !
>
> L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

En conteur habile, l'homme à la touffe de cheveux blancs s'interrompit, ralluma son cigare qu'il avait laissé s'éteindre, et se prit à fumer avec plus d'entrain que jamais.

—Et après ? demandâmes-nous, impatients de connaître la fin de cette étrange histoire.

—Après ? reprit le voyageur : je ne me souviens plus de quoi que ce soit.

Pendant huit longues années, je n'ai eu conscience de rien de ce qui s'est passé.

Quant les premières lueurs de raison me revinrent, je me trouvais avec mon père à bord d'un vaisseau, longeant les côtes de la Floride. J'étais couché sur une pliante de voyage, la tête sur un oreiller. Le soleil allait disparaître à l'horison. La brise de la mer me caressait le visage. Je m'éveillai comme d'un long rève.

J'appris plus tard ce qui s'était passé, et en particulier la mort de ma mère qui n'avait pu survivre au choc douloureux que lui avait fait éprouver la perte de ma santé et de mes facultés mentales.

Les médecins avaient conseillé à mon père de me faire voyager : et après un assez long séjour dans divers pays de l'Europe où j'avais été soumis aux traitements des princes de la science, nous revenions en Amérique.

Nous nous fixames à la Nouvelle-Orléans, où je me rétablis petit à petit, et où j'exerce aujourd'hui la profession d'avocat.

Maintenant messieurs, j'ai fini. Puissé-je ne pas trop vous avoir ennuyés.

—Mais cette touffe de cheveux blancs demandai-je avec curiosité ?

—Ah ! c'est juste, j'oubliais. Eh bien, c'est précisément

à cet endroit de la tête que je m'étais senti saisir par cette main étrange dont je vous ai parlé il n'y a qu'un instant. Les cheveux sont restés tout blancs depuis.

—Quelle singulière hallucination !

—Une hallucination ? non pas, monsieur.

Tout ce que je viens de vous raconter s'est passé à la lettre.

Ce crâne qui se mouvait de lui-même, il y avait tout simplement un crapaud dessous.

Ces griffes qui me saisirent par les cheveux n'étaient autre chose que des fleurs de bardane, plante connue sous le nom vulgaire de rapace.

Ces fleurs que la science appelle involucres, et que nous appelions, dans notre langage d'enfants, des *toques*, ont une jolie corolle purpurine. Et comme, grâce aux innombrables pointes à crochets dont elles sont hérissées, ces fleurs adhèrent fortement les unes aux autres, les petites filles qui, avant les travaux dont j'ai parlé, jouaient quelque fois dans le cimetière, en faisaient des couronnes qu'elles suspendaient aux croix de bois qui surmontent les épitaphes de nos tombes canadiennes.

Voilà tout le mystère !

A ce moment, le sifflet du steamer retentit.

—Sorel ! dit le capitaine LaBelle.

LOUIS H. FRÉCHETTE.

———o———

Imprimerie de LÉGER BROUSSEAU, 7, rue Buade, Québec.



